

Élégies et Sonnets

Louise Labé

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

À Mademoiselle Clémence de Bourges

Estant le tems venu, Mademoiselle, que les seueres loix des hommes n'empeschent plus femmes de s'appliquer aus sciences et disciplines ; il me semble que celles qui ont la commodité, doiuent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autrefois tant désirée, à icelles aprendre : et montrer aus hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous priuant du bien et de l'honneur qui nous en pouuoit venir : Et si quelcune paruient en tel degré, que de pouuoir mettre ses concepcions par escrit, le faire songneusement et non dédaigner la gloire, et s'en parer plustot que de chaînes, anneaus, et somptueus habits : lesquels ne pouuons vrayement estimer notres, que par usage. Mais l'honneur que la science nous procurera, sera entièrement notre : et ne nous pourra estre oté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur de tems. Si j'eusse esté tant fauorisée des Cieus, que d'auoir l'esprit grand assez pour comprendre ce dont il ha ù enuie, ie seruirois en cet endroit plus d'exemple que d'amonicion. Mais ayant passé partie de ma ieunesse à l'exercice de la Musique, et ce qui m'a resté de tems l'ayant trouué court pour la rudesse de mon entendement, et ne pouuant de moymesme satisfaire au bon vouloir que ie porte à notre sexe, de le voir non en beauté seulement, mais en science et en vertu passer ou égaler les hommes : ie ne puis faire autre chose que de prier les vertueuses Dames d'esleuer un peu leurs esprits par dessus leurs quenoilles et fuseaus, et s'employer à faire entendre au monde que si nous sommes faites pour commander, si ne deuons nous estre dédaignees pour compagnes tant es afaires domestiques que pu-

bliques, de ceus qui gouuernent et se font obeïr. En outre la reputacion que notre sexe en receura nous aurons valù au publiq, que les hommes mettront plus de peine et d'estude aus sciences vertueuses, de peur qu'ils n'ayent honte de voir preceder celles, desquelles ils ont pretendu estre toujours superieurs quasi en tout. Pource, nous faut il animer l'une l'autre à si louable entreprise : De laquelle ne deuez eslongner ni espargner votre esprit, ià de plusieurs et diuerses graces accompagné : ny votre ieunesse, et autres faueurs de fortune, pour aquerir cet honneur que les lettres et sciences ont acoutumé porter aux personnes qui les fuyuent. S'il y ha quelque chose recommandable après la gloire et l'honneur, le plaisir que l'estude des lettres ha acoutumé donner nous y doit chacune inciter : qui est autre que les autres recreacions ; desquelles quand on en ha pris tant que l'on veut, on ne se peut vanter d'autre chose, que d'auoir passé le temps. Mais celle de l'estude laisse un contentement de foy, qui nous demeure plus longuement. Car le passé nous réjouit, et sert plus que le présent : mais les plaisirs des sentimens se perdent incontinent, et ne reuiennent iamais, et en est quelquefois la memoire autant facheuse, comme les actes ont esté delectables. Dauantage les autres voluptez sont telles, que quelque souuenir qui en vienne, si ne nous peut il remettre en telle disposicion que nous estions : et quelque imaginacion forte que nous imprimions en la teste, si connoissons nous bien que ce n'est qu'une ombre du passé qui nous abuse et trompe. Mais quand il auient que mettons par escrit nos concepcions, combien que puis après notre cerueau coure par une infinité d'afaires et incessamment remue, si est ce que longtems apres reprenant nos escrits, nous reuenons au mesme point, et à la mesme disposicion ou nous estions. Lors nous redouble notre aise : car nous retrouuons le plaisir passé

qu'auons ù ou en la matière dont escriuions, ou en l'intelligence des sciences ou lors estions adonnez. Et outre ce, le iugement que font nos fecondes concepcions des premieres, nous rend un singulier contentement. Ces deus biens qui prouiennent d'escrire vous y doiuent inciter, estant asseuree que le premier ne faudra d'acompagner vos escrits, comme il fait tous vos autres actes et façons de viure. Le second sera en vous de le prendre, ou ne l'auoir point : ainsi que ce dont vous escrirez vous contentera. Quant à moy tant en escriuant premièrement ces ieunesses que en les reuoyant depuis, ie n'y cherchois autre chose qu'un honneste passetems et moyen de fuir oisiueté : et n'auoy point intencion que personne que moy les dust iamais voir. Mais depuis que quelcuns de mes amis ont trouué moyen de les lire sans que i'en susse rien, et que (ainsi comme aisément nous croyons ceus qui nous louent) ils m'ont fait à croire que les deuois mettre en lumière : ie ne les ay osé esconduire, les menassant ce pendant de leur faire boire la moitié de la honte qui en prouiendroit. Et pource que les femmes ne se montrent volontiers en publiq seules, ie vous ay choisie pour me servir de guide, vous dediant ce petit euure, que ne vous enuoye à autre fin que pour vous acertener du bon vouloir lequel de long tems ie vous porte, et vous inciter et faire venir enuie en voyant ce mien euure rude et mal bâti, d'en mettre en lumière un autre qui soit mieus limé et de meilleure grace.

Dieu vous maintienne en santé.

Votre humble amie

LOUIZE LABÉ.

Au tems qu'Amour, d'hommes et Dieus vainqueur

Av tems qu'Amour, d'hommes et Dieus vainqueur,
Faisoit bruler de sa flamme mon cœur,
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit et courage :
Encore lors ie n'auois la puissance
De lamenter ma peine et ma souffrance.
Eucor Phebus, amis des Lauriers vers,
N'auoit permis que ie fisse des vers :

Mais meintenant que sa fureur diuine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruians tonnerres
De Iupiter, ou les cruelles guerres,
Dont trouble Mars, quand il veut, l'Uniuers.
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit chanter de l'Amour Lesbienne ;
Et à ce coup pleurera de la mienne.
Ô dous archet, adouci moy la voix,
Qui pourroit feindre et aigrir quelquefois,
En recitant tant d'ennuis et douleurs.
Tant de despits, fortunes et malheurs.
Trempe l'ardeur, dont iadis mon cœur tendre
Fut en brulant demi reduit en cendre.
Ie sen défia un piteus souvenir,
Qui me contreint la larme à l'œil venir.
Il m'est avis que ie sen les alarmes,
Que premiers i'u d'Amour, ie voy les armes,

Dont il s'arma en venant m'assaillir.
C'estoit mes yeus, dont tant faisois saillir
De traits, à ceus qui trop me regardoient,
Et de mon arc assez ne se gardoient,

Mais ces miens traits ces miens yeux me defirent
Et de vengeance estre exemple me firent.
Et me moquant, et voyant l'un aymer,
L'autre bruler et d'Amour consommer :
En voyant tant de larmes espandues,
Tant de souspirs et prieres perdues,
Ie n'aperçu que soudein me vint prendre
Le mesme mal que ie soulois reprendre :
Qui me persa d'une telle furie,
Qu'encor n'en suis apres long tems guerie :
Et meintenant me suis encore contreinte
De rafreschir d'une nouuelle pleinte
Mes maus passez. Dames, qui les lirez,
De mes regrets auec moy soupirez.
Possible, un iour le feray le semblable,
Et ayderay votre voix pitoyable
À vos trauaus et peines raconter,
Au tems perdu vainement lamenter.
Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
Amour s'en peut un iour rendre vainqueur.
Et plus aurez lui esté ennemies,
Pis vous fera, vous sentant asseruies,

N'estimez point que lon doiue blâmer
Celles qu'a fait Cupidon enflamer.
Autres que nous, nonobstant leur hautesse,

Ont enduré l'amoureuse rudesse :
Leur cœur hautein, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont su preseruer du seruage
De dur Amour : les plus nobles esprits
En sont plus fort et plus soudein espris.
Semiramis, Royne tant renommee.
Qui mit en route auecques son armee
Les noirs squadrons des Ethiopiens,
Et en montrant louable exemple aus siens
Faisoit couler de son furieus branc
Des ennemis les plus braues le sang,
Ayant encor enuie de conquerre
Tous ses voisins, ou leur mener la guerre,
Trouua Amour, qui si fort la pressa,
Qu'armes et loix vaincue elle laissa.
Ne meritoit sa Royalle grandeur
Au moins auoir un moins fascheus malheur
Qu'aymer son fils ? Royne de Babylonne,
Ou est ton cœur qui es combaz resonne ?

Qu'est deuenu ce fer et cet escu,
Dont tu rendois le plus braue veincu ?
Ou as tu mis la Marciale creste,
Qui obombroit le blond or de ta teste ?
Ou est l'espée, ou est cette cuirasse.
Dont tu rompois des ennemis l'audace ?
Ou sont fuiz tes coursiers furieus,
Lesquels trainoient ton char victorieus ?
T'a pù si tot un foible ennemi rompre ?
Ha pù si tot ton cœur viril corrompre,
Que le plaisir d'armes plus ne te touche :

Mais seulement languis en une couche ?
Tu as laissé les aigreurs Marciales,
Pour recouurer les douceurs geniales.
Ainsi Amour de toy t'a estrangee,
Qu'on te diroit en une autre changee,
Donques celui lequel d'amour esprise
Pleindre me voit, que point il ne mesprise
Mon triste deuil : Amour peut estre, en brief
En son endroit n'aparoitra moins grief.
Telle i'ay vù qui auoit en jeunesse
Blamé Amour : apres en sa vieillesse

Bruler d'ardeur, et pleindre tendrement
L'apre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard et eau continuelle
Elle essayoit se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage.
Que l'aage avoit graué sur son visage.
Sur son chef gris elle avait empruntee
Quelque perruque, et assez mal antee :
Et plus estoit à son gré bien fardee.
De son Ami moins estoit regardee :
Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
Tant lui sembloit laide, et auoit grand'honte
D'estre aymé d'elle. Ainsi la poure vieille
Receuoit bien pareille pour pareille.
De maints en vain un temps fut reclamee,
Ores quelle ayme, elle n'est point aymee.
Ainsi Amour prend son plaisir, à faire
Que le veuil d'un sait à l'autre contraire.
Tel n'ayme point, qu'une Dame aymera :

Tel ayme aussi, qui aymé ne sera :
Et entretient, neanmoins, sa puissance
Et sa rigueur d'une vaine esperance.

D'un tel vouloir le serf point ne désire

D'vn tel vouloir le serf point ne désire
La liberté, ou son port le nauire,
Comme i'attens, helas, de iour en iour
De toy, Ami, le gracieus retour.
La, i'auois mis le but de ma douleur,
Qui fineroit, quand i'aurois ce bon heur
De te reuoir : mais de la longue atente,
Helas, en vain mon désir se lamente.
Cruel, Cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta premiere lettre ?
As tu si peu de memoire de moy,
Que de m'auoir si tot rompu la foy ?

Comme ose tu ainsi abuser celle
Qui de tout tems t'a esté si fidelle ?
Or que tu es aupres de ce riuage
Du Pau cornu, peut estre ton courage
S'est embrasé d'une nouuelle flame,
En me changeant pour prendre une autre Dame :
Ià en oubli inconstamment est mise
La loyauté, que tu m'auois promise.
S'il est ainsi, et que desia la foy
Et la bonté se retirent de toy :

Il ne me faut emerueiller si ores
Toute pitié tu as perdu encores.
Ô combien ha de pensee et de creinte,
Tout à par soy, l'ame d'Amour esteinte !
Ores ie croy, vù notre amour passee,
Qu'impossible est, que tu m'aies laissee :
Et de nouuel ta foy ie me fiance,
Et plus qu'humeine estime ta constance.
Tu es, peut estre, en chemin inconnu
Outre ton gré malade retenu.
Ie croy que non : car tant suis coutumiere
De faire aus Dieus pour ta santé priere,

Que plus cruels que tigres ils seroient,
Quand maladie ils te prochasseroient :
Bien que ta fole et volage inconstance
Meriteroit auoir quelque soufrance.
Telle est mo foy, qu'elle pourra sufire
À te garder d'auoir mal et martire.
Celui qui tient au haut Ciel son Empire
Ne me sauroit, ce me semble, desdire :
Mais quand mes pleurs et larmes entendroit
Pour toy prians, son ire il retiendroit.
I'ay de tout tems vescu en son seruice,
Sans me sentir coulpable d'autre vice
Que de t'auoir bien souuent en son lieu
D'amour forcé, adoré comme Dieu.
Desia deus fois depuis le promis terme
De ton retour, Phebe ses cornes ferme,
Sans que de bonne ou mauuaise fortune
De toy, Ami, i'aye nouuelle aucune.

Si toutefois, pour estre enamouré
En autre lieu, tu as tant demeuré,
Si s'ay ie bien que t'amie nouuelle
À peine aura le renom d'estre telle,

Soit en beauté, vertu, grace et faconde,
Comme plusieurs gens sauuans par le monde
M'ont fait à tort, ce croy ie, estre estimee.
Mais qui pourra garder la renommee ?
Non seulement en France suis flatee,
Et beaucoup plus, que ne veus, exaltee.
La terre aussi que Calpe et Pyrenee
Auec la mer tiennent enuironnee,
Du large Rhin les roulantes areines,
Le beau païs auquel or' te promeines,
Ont entendu (tu me l'as fait à croire)
Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
Goute le bien que tant d'hommes desirent :
Demeure au but ou tant d'autres aspirent :
Et croy qu'ailleurs n'en auras une telle.
Ie ne dy pas qu'elle ne soit plus belle :
Mais que iamais femme ne t'aymera,
Ne plus que moy d'honneur te portera.
Maints grans Signeurs à mon amour pretendent,
Et à me plaire et seruir prets se rendent,
Ioutes et ieus, maintes belles deuises
En ma faueur sont par eux entreprises :

Et neanmoins tant peu ie m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie :
Tu es tout seul, tout mon mal et mon bien :

Avec toy tout, et sans toy ie n'ay rien :
Et n'ayant rien qui plaise à ma pensee,
De tout plaisir me treuue delaissee,
Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
Le regretter et plorer me conuient,
Et sur ce point entre en tel desconfort,
Que mile fois ie souhaite la mort.
Ainsi, Ami, ton absence lointeine
Depuis deus mois me tient en cette peine.
Ne viuant pas, mais mourant d'un Amour
Lequel m'occit dix mile fois le iour.
Reuien donq tot, si tu as quelque enuie
De me reuoir encor' un coup en vie.
Et si la mort auant ton arriuee
Ha de mon corps l'aymante ame priuee.
Au moins un iour vien, habillé de deuil,
Enuironner le tour de mon cercueil.
Que plust à Dieu que lors fussent trouuez
Ces quatre vers en blanc marbre engrauez.

Par toy, Amy, tant vesqvi enflamee
Qv'en langvissant par fev svis consvmmee,
Qvi covve encor sovs ma cendre embrazee,
Si ne la rends de tes plevrs apaizee.

Quand vous lirez, ô Dames Lionnoises

Qvand lirez, ô Dames Lionnoises,
Ces miens escrits pleins d'amoureuses noises,

Quand mes regrets, ennuis, despirs et larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et ieune erreur de ma fole ieunesse,
Si c'est erreur : mais qui dessous les Cieus
Se peut vanter de n'estre vicieus ?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et toujours porte à ses voisins enuie :
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tache y mettre la guerre :

L'autre croyant pureté estre vice,
À autre Dieu qu'Or, ne fait sacrifice :
L'autre sa foy pariure il emploira
À deceuoir quelcun qui le croira :
L'un en mentant de sa langue lezarde,
Mile brocars sur l'un et l'autre darde :
Ie ne suis point sous ces planettes nee,
Qui m'ussent pù tant faire infortunee.
Onques ne fut mon œil marri, de voir
Chez mon voisin mieux que chez moi pleuuoir.
Onq ne mis noise ou discord entre amis :
À faire gain iamais ne me soumis.
Mentir, tromper, et abuser autrui,
Tant m'a desplu, que mesdire de lui.
Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
Qu'on blame Amour : c'est lui seul qui l'a fait.
Sur mon verd aage en ses laqs il me prit,
Lors qu'exerçoi mon corps et mon esprit
En mile et mile euures ingenieuses,
Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.

Pour bien sauoir avec l'esguille peindre
I'eusse entrepris la renommee esteindre

De celle là, qui plus docte que sage,
Auec Pallas comparoit son ouvrage.
Qui m'ust vu lors en armes fiere aller,
Porter la lance et bois faire voler,
Le deuoir faire en l'estour furieus,
Piquer, volter le cheval glorieus,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Seur de Roger, il m'ust, possible, prise.
Mais quoy ? Amour ne put longuement voir.
Mon cœur n'aymant que Mars et le sauoir :
En me voulant donner autre souci.
En souriant, il me disoit ainsi :
Tu penses donq, ô Lionnaise Dame,
Pouuoir fuir par ce moyen ma flame :
Mais non feras, i'ai subiugué les Dieus
Es bas Enfers, en la Mer et es Cieus.
Et penses tu que n'aye tel pouuoir
Sur les humeins, de leur faire savoir
Qu'il n'y ha rien qui de ma main eschape ?
Plus fort se pense et plus tot ie le frape.
De me blamer quelquefois tu n'as honte.
En te fiant en Mars, dont tu fais conte :

Mais meintenant, voy si pour persister
En le suiuant me pourras resister.
Ainsi parloit, et tout eschaufé d'ire
Hors de sa trousse une sagette il tire,
Et decochant de son extrême force,

Droit la tira contre ma tendre escorce :
Foible harnois, pour bien couurir le cœur,
Contre l'Archer qui toujours est vainqueur.
La bresche faite, entre Amour en la place,
Dont le repos premierement il chasse :
Et de trauail qui me donne sans cesse,
Boire, manger, et dormir ne me laisse.
Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage :
Ie n'ay qu'Amour et feu en mon courage,
Qui me desguise, et fait autre paroitre,
Tant que ne peu moymesme me connoitre.
Ie n'auois vu encore seize Hivers,
Lors que i'entray en ces ennuis diuers :
Et ià voici le treiziéme Esté
Que mon cœur fut par Amour arresté.
Le tems met fin aus hautes Pyramides,
Le tems met fin ans fonteines humides :

Il ne pardonne aus braues Colisees,
Il met à fin les viles plus prisees :
Finir aussi il ha acoutumé
Le feu d'Amour tant soit il allumé :
Mais, las ! en moy il semble qu'il augmente
Avec le tems, et que plus me tourmente.
Paris ayma Oenone ardamment,
Mais son amour ne dura longuement :
Medee fut aymee de Iason,
Qui tôt après la mit hors sa maison.
Si meritoient elles estre estimees,
Et pour aymer leurs Amis, estre aymees.
S'estant aymé on peut Amour laisser,

N’est il raison, ne l’estant, se lasser ?
N’est il raison te prier de permettre.
Amour, que puisse à mes tourmens fin mettre ?
Ne permets point que de Mort face espreuue,
Et plus que toy pitoyable la treuue :
Mais si tu veus que i’ayme iusqu’au bout,
Fay que celui que i’estime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer et rire,
Et pour lequel si souuent ie soupire,

Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien égale flame
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand auec moy quelcun le portera.

FIN DES ÉLÉGIES.

Ô beaus yeus bruns, ô regards destournez…

Ôbeaus yeus bruns, ô regards destournez,
Ô chaus soupirs, ô larmes espandues,
Ô noires nuits vainement attendues,
Ô jours luisans vainement retournez :
Ô tristes pleins, ô desirs obstinez,
Ô tems perdu, ô peines despendues,
Ô mile morts en mile rets tendues,
Ô pires maus contre moi destinez.
Ô ris, ô front, cheueus, bras, mains et doits :
Ô lut pleintif, viole, archet et vois :
Tant de flambeaus pour ardre une femelle !

De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endrois d'iceus mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.

Ô longs desirs, ô esperances vaines…

Ôlongs desirs, ô esperances vaines,
Tristes soupirs et larmes coutumieres
A engendrer de moy maintes riuieres,
Dont mes deus yeus sont sources et fontaines :
Ô cruautez, ô durtez inhumaines,
Piteus regars des celestes lumieres :
Du cœur transi ô passions premieres,
Estimez-vous croitre encore mes peines ?
Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,
Que nouueaus feus me gette et nouueaus dars :
Qu'il se despite, et pis qu'il pourra face :
Car ie suis tant nauree en toutes part,
Que plus en moy une nouuelle plaie,
Pour m'empirer ne pourroit trouuer place.

Depuis qu'Amour cruel empoisonna…

Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premierement de son feu ma poitrine,
Tousiours brulay de sa fureur diuine,
Qui un seul iour mon cœur n'abandonna.

Quelque trauail, dont assez me donna,
Quelque menasse et procheine ruine :
Quelque penser de mort qui tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'estonna.
Tant plus qu'Amour nous vient fort assaillir,
Plus il nous fait nos forces recueillir,
Et tousiours frais en ses combats fait estre :
Mais ce n'est pas qu'en rien nous fauorise,
Cil qui les Dieus et les hommes mesprise :
Mais pour plus fort contre les fors paroitre.

Clere Venus, qui erres par les Cieus…

Clere Venus, qui erres par les Cieus,
Entens ma voix qui en pleins chantera,
Tant que ta face au haut du Ciel luira,
Son long travail et souci ennuieus.
Mon œil veillant s'atendrira bien mieus,
Et plus de pleurs te voyant gettera.
Mieus mon lit mol de larmes baignera,
De ses travaus voyant témoins tes yeus.
Donq des humains sont les lassez esprits
De dous repos et de sommeil espris.
I'endure mal tant que le Soleil luit :
Et quand ie suis quasi toute cassee,
Et que me ſuis mise en mon lit lassee,
Crier me faut mon mal toute la nuit.

Deus ou trois fois bienheureus le retour...

Deus ou trois fois bienheureus le retour
De ce cler Astre, et plus heureus encore
Ce que son œil de regarder honore.
Que celle là receuroit un bon iour,
Qu'elle pourroit se vanter d'un bon tour
Qui baiseroit le plus beau don de Flore,
Le mieus sentant que iamais vid Aurore,
Et y feroit sur ses leures seiour !
C'est à moi seule à qui ce bien est du,
Pour tant de pleurs et tant de tems perdu :
Mais le voyant, tant luy feray de feste,
Tant emploiray de mes yeus le pouuoir,
Pour dessus lui plus de credit auoir,
Qu'en peu de tems feroy grande conqueste.

On voit mourir toute chose animee...

On voit mourir toute chose animee,
Lors que du corps l'ame sutile part :
Ie suis le corps, toy la meilleure part :
Ou es tu donq, ô ame bien aymee ?
Ne me laissez pas si long tems pamee,
Pour me sauuer après viendrois trop tard.
Las, ne mets point ton corps en ce hazart :
Rens lui sa part et moitié estimee.
Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et reuuë amoureuse,

L’acompagnant, non de seuerite.
Non de rigueur : mais de grace amiable,
Qui doucement me rende ta beaute,
Iadis cruelle, à present favorable.

Ie vis, ie meurs : ie me brule et me noye...

Ie vis, ie meurs : ie me brule et me noye.
I’ay chaut estreme en endurant froidure :
La vie m’est et trop molle et trop dure.
I’ay grans ennuis entremeslez de ioye :
Tout à un coup ie ris et ie larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment i’endure :
Mon bien s’en va, et à iamais il dure :
Tout en un coup ie seiche et ie verdoye.
Ainsi Amour inconstamment me meine :
Et quand ie pense avoir plus de douleur,
Sans y penser ie me treuue hors de peine.
Puis quand ie croy ma ioye estre certeine,
Et estre au haut de mon desiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Tout aussi tot que ie commence à prendre...

Tout aussi tot que ie commence à prendre
Dens le mol lit le repos desiré,
Mon triste esprit hors de moy retiré

S’en va vers toy incontinent se rendre.
Lors m’est auis que dedens mon sein tendre
Ie tiens le bien, ou i’ay tant aspiré,
Et pour lequel i’ay si haut souspiré ;
Que de sanglots ay souuent cuidé fendre.
Ô dous sommeil, ô nuit à moy heureuse !
Plaisant repos, plein de tranquilité,
Continuez toutes les nuiz mon songe :
Et si iamais ma poure ame amoureuse
Ne doit auoir de bien en vérité.
Faites au moins qu’elle en ait en mensonge.

Quand i’aperçoy ton blond chef couronné…

Quand i’aperçoy ton blond chef couronné
D’un laurier verd, faire un Lut si bien pleindre,
Que tu pourrois à te suiure contreindre
Arbres et rocs : quand ie te vois orné,
Et de vertus dix mile enuironné,
Au chef d’honneur plus haut que nul atteindre :
Et des plus hauts les louenges esteindre :
Lors dit mon cœur en soy passionné :
Tant de vertus qui le font estre aymé,
Qui de chacun te font estre estimé,
Ne te pourroient aussi bien faire aymer ?
Et aioutant à ta vertu louable
Ce nom encor de m’estre pitoyable,
De mon amour doucement t’enflamer ?

Ô dous regars, ô yeus pleins de beauté…

Ôdous regars, ô yeus pleins de beauté,
Petis iardins, pleins de fleurs amoureuses
Ou sont d'Amour les flesches dangereuses,
Tant à vous voir mon œil s'est arresté !
Ô cœur félon, ô rude cruauté,
Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
Tant i'ay coulé de larmes langoureuses,
Sentant l'ardeur de mon cœur tourmenté !
Donques, mes yeus, tant de plaisir auez,
Tant de bons tours par ses yeux receuez :
Mais toy, mon cœur, plus les vois s'y complaire,
Plus tu languiz, plus en as de souci,
Or deuinez si ie suis aise aussi,
Sentant mon œil estre à mon cœur contraire.

Lut, compagnon de ma calamité…

Lut, compagnon de ma calamité,
De mes soupirs témoin irreprochable,
De mes ennuis controlleur veritable,
Tu as souuent avec moy lamenté :
Et tant le pleur piteus t'a molesté,
Que commençant quelque son delectable,
Tu le rendois tout soudein lamentable,
Feingnant le ton que plein auoit chanté.
Et si tu veux efforcer au contraire,
Tu te destens et si me contreins taire :

Mais me voyant tendrement soupirer,
Donnant fauueur à ma tant triste pleinte,
En mes ennuis me plaire suis contreinte,
Et dous mal douce fin espérer.

Oh si i'estois en ce beau sein rauie…

Oh si i'estois en ce beau sein rauie
De celui là pour lequel vois mourant :
Si auec lui viure le demeurant
De mes cours iours ne m'empeschoit enuie,
Si m'acollant me disoit, chere Amie,
Contentons nous l'un l'autre, s'asseurant
Que ia tempeste, Euripe, ne Courant
Ne nous pourra desioindre en notre vie :
Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du Lierre est l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise enuieuse :
Lors que souef il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses leures fuiroit,
Bien ie mourrois, plus que viuante, heureuse.

Tant que mes yeus pourront larmes espandre…

Tant que mes yeus pourront larmes espandre,
À leur passé auec toy regretter ;

Et qu'aus sanglots et soupirs resister
Pourra ma voix, et un peu faire entendre :
Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart Lut, pour ces graces chanter :
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre :
Ie ne souhaitte encore point mourir.
Mais quand mes yeus ie sentiray tarir,
Ma voix cassee, et ma main impuissante,
Et mon esprit en ce mortel seiour
Ne pouuant plus montrer signe d'amante :
Priray la mort noircir mon plus cler iour.

Pour le retour du Soleil honorer…

Pour le retour du Soleil honorer,
Le Zéphir, l'air serein lui apareille :
Et du sommeil l'eau et la terre esueille,
Qui les gardoit l'une de murmurer
En dous coulant, l'autre de se parer
De mainte fleur de couleur nompareille.
Ia les oiseaus es arbres font merveille,
Et aus passans font l'ennui moderer :
Les Nymfes ia en mille ieus s'esbatent
Au cler de Lune, et dansans l'herbe abatent :
Veus tu Zéphir de ton heur me donner,
Et que par toy toute me renouuelle ?
Fay mon Soleil deuers moy retourner,
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.

Apres qu’un tems la gresle et le tonnerre…

Apres qu’un tems la gresle et le tonnerre
Ont le haut mont de Caucase batu,
Le beau iour vient, de lueur reuétu.
Quand Phebus ha son cerne fait en terre,
Et l’Ocean il regaigne à grand erre
Sa seur se montre avec son chef pointu.
Quand quelque tems le Parthe ha combatu,
Il prent la fuite et son arc il desserre.
Un tems t’ay vù et consolé pleintif,
Et defiant de mon feu peu hatif :
Mais maintenant que tu m’as embrassee,
Et fuis au point auquel tu me voulois,
Tu as ta flame en quelque eau arrosee,
Et es plus froit qu’estre ie ne soulois.

Ie fuis la vile, et temples et tous lieus…

Ie fuis la vile, et temples et tous lieus,
Esquels prenant plaisir à t’ouir pleindre,
Tu peus, et non sans force, me contreindre
De te donner ce qu’estimois le mieus.
Masques, tournois, ieus me sont ennuieus,
Et rien sans toy de beau ne me puis peindre :
Tant que tachant à ce désir esteindre,
Et un nouuel obget faire à mes yeus,
Et des pensers amoureus me distraire,
Des bois espais sui le plus solitaire :

Mais i'aperçoy, ayant erré maint tour,
Que si ie veus de toy estre deliure,
Il me conuient hors de moymesme viure.
Ou fais encor que loin sois en seiour.

Baise m'encor, rebaise moy et baise...

Baise m'encor, rebaise moy et baise :
Donne m'en un de tes plus sauoureus,
Donne m'en un de tes plus amoureus :
Ie t'en rendray quatre plus chaus que braise.
Las, te pleins tu ? ça que ce mal i'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureus
Iouissons nous l'un de l'autre à notre aise.
Lors double vie à chacun en suiura.
Chacun en soy et son ami viura.
Permets m'Amour penser quelque folie :
Tousiours suis mal, viuant discrettement
Et ne me puis donner contentement.
Si hors de moy ne fay quelque saillie.

Diane estant en l'espesseur d'un bois...

Diane estant en l'espesseur d'un bois,
Apres avoir mainte beste assenee,
Prenait le frais, de Nynfes couronnee :

I'allois resuant comme fay maintefois,
Sans y penser : quand i'ouy une vois,
Qui m'apela, disant, Nymfe estonnee,
Que ne t'es tu vers Diane tournee ?
Et me voyant sans arc et sans carquois,
Qu'as tu trouué, ô campagne, en ta voye,
Qui de ton arc et flesches ait fait proye ?
Ie m'animay, respons ie, à un passant,
Et lui getay en vain toutes mes flesches
Et l'arc apres : mais lui les ramassant
Et les tirant me fit cent et cent bresches.

Predit me fut, que deuois fermement…

Prédit me fut, que deuoit fermement
Un iour aymer celui dont la figure
Me fut descrite : et sans autre peinture
Le reconnu quand vy premierement :
Puis le voyant aymer fatalement,
Pitié ie pris de sa triste auenture :
Et tellement ie forçay ma nature,
Qu'autant que lui aymay ardentement.
Qui n'ust pensé qu'en faueur deuoit croitre
Ce que le Ciel et destins firent naitre ?
Mais quand ie voy si nubileus aprets,
Vents si cruels et tant horrible orage :
Ie croy qu'estoient les infernaus arrets,
Qui de si loin m'ourdissoient ce naufrage.

Quelle grandeur rend l'homme venerable ?...

Quelle grandeur rend l'homme venerable ?
Quelle grosseur ? quel poil ? quelle couleur ?
Qui est des yeux le plus emmieleur ?
Qui fait plus tot une playe incurable ?
Quel chant est plus à l'homme conuenable ?
Qui plus penetre en chantant sa douleur ?
Qui un dous lut fait encore meilleur ?
Quel naturel est le plus amiable ?
Ie ne voudrois le dire assurément,
Ayant Amour forcé mon iugement :
Mais ie fay bien et de tant ie m'assure,
Que tout le beau que lon pourroit choisir,
Et que tout l'art qui ayde la Nature,
Ne me sauroient acroitre mon desir.

Luisant Soleil, que tu es bien heureus...

Luisant Soleil, que tu es bien heureus,
De voir tousiours de t'Amie la face :
Et toy, sa seur, qu'Endimion embrasse,
Tant te repais de miel amoureus.
Mars voit Venus : Mercure auentureus
De Ciel en Ciel, de lieu en lieu se glasse :
Et Iupiter remarque en mainte place
Ses premiers ans plus gays et chaleureus.

Voilà du Ciel la puissante harmonie,
Qui les esprits diuins ensemble lie :
Mais s'ils auoient ce qu'ils ayment lointein,
Leur harmonie et ordre irreuocable
Se tourneroit en erreur variable,
Et comme moy travailleroient en vain.

Las ! que me sert, que si parfaitement…

Las ! que me sert, que si parfaitement
Louas iadis et ma tresse doree,
Et de mes yeux la beauté comparee
À deus Soleils, dont Amour finement
Tira les trets causez de ton tourment ?
Ou estes vous, pleurs de peu de duree ?
Et Mort par qui deuoit estre honoree
Ta ferme amour et iteré serment ?
Donques c'estoit le but de ta malice
De m'asseruir sous ombre de seruice ?
Pardonne moy Ami, à cette fois,
Estant outree et de despit et d'ire :
Mais ie m'assure, quelque part que tu sois,
Qu'autant que moy tu soufres de martire.

Ne reprenez, Dames, si j'ay aymé...

Ne reprenez, Dames, si i’ay aymé :
Si i’ay senti mile torches ardantes,
Mile trauaus, mile douleurs mordantes :
Si en pleurant i’ay mon temps consumé,
Las que mon nom n’en soit par vous blamé.
Si i’ai failli, les peines sont presentes.
N’aigrissez point leurs pointes violentes :
Mais estimez qu’Amour, à point nommé,
Sans votre ardeur d’un Vulcan excuser,
Sans la beauté d’Adonis acuser,
Pourra, s’il veut, plus vous rendre amoureuses.
En ayant moins que moy d’ocasion,
Et plus d’estrange et forte passion.
Et gardez vous d’estre plus malheureuses.

FIN DES EVVRES DE LOVÏZE LABE LIONNOIZE

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/%C3%89l%C3%A9gies_et_Sonnets. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.